

# AVANT-DIRE

par Pierre Mertens

Y aurait-il une « méthode Michel Joiret » ?

Assurément, mais je n'aime pas trop lui accoler ce mot qui induit une docte sagesse... Je préfère croire que cet animateur de voyages organisés se double d'un prospecteur, d'un fin limier, d'un pèlerin avide d'espace spirituel, d'un plongeur en littérature profonde. Notre homme n'est pas un marin d'eau douce. Il s'agit donc moins de sa méthode que de son « secret ». Je ne connais guère de lecteur plus paisiblement dévoré par la passion qui l'anime. À tel point que ceux qui n'ont, pour diverses raisons, pu « en être », de ces excursions, ont pu, par les échos qui leur en parviennent, avoir l'illusion d'avoir mis leurs pas dans les siens.

À quoi bon, serait-on en droit de se demander, ces descentes sur le terrain ?

Milena Jesenska, qui fut la traductrice de Kafka avant d'être un temps son amie passionnée, pensait bien avant Barthes qu'il n'est rien de plus vain que ces évocations biographiques des grands écrivains. Et pourtant, avec quel bonheur ne découvrons-nous pas ces lettres que le visionnaire de Prague adresse, précisément, à cette même Milena ?

Les paysages qui participent de l'aventure intellectuelle des poètes – au sens large – n'apparaissent-ils pas hantés, à l'instar de certaines maisons ?

En vérité, ces traversées partagées ouvrent un dialogue et appellent l'empathie.

Songeons, par exemple, à ce séjour sur les pas du Grand Meaulnes. À chacun son Augustin... (Pour ma part, j'entends encore Joseph Noiret, qui fut mon professeur de français et appartient par ailleurs au groupe *Cobra*, me révéler un chef-d'œuvre hélas bien oublié d'Alexandre Vialatte, sorte d'avatar du livre d'Alain-Fournier mais chargé d'humour...) Plus tard, je devais visiter les lieux d'Allemagne où ce bel écrivain (qui, par ailleurs, fut, comme on sait, le traducteur attitré de Kafka, encore lui) décrivit les événements précurseurs de la guerre...

Allons ! Comment se laisserait-on de ces retours aux sources sur les lieux du crime – ce crime fameusement « impuni » : la lecture ?

Cher Michel,

Que de chemin parcouru vers les esprits des lieux... et quelle générosité il t'a fallu pour leur donner une telle portée pédagogique !

Quant à moi, je me suis plutôt porté seul, en pèlerinage, vers des contrées étrangères à la francophonie. Pour visiter la villa, proche de Santiago, où Neruda abritait ses amours ; la chambre d'hôtel turinoise où Pavese a mis fin à ses jours ; ou la plage d'Ostie, où Pasolini fut lâchement assassiné.

Je me souviendrai toujours du grotesque Musée Lénine de Moscou, où le révolutionnaire distribuait des bons ou des mauvais points aux grands écrivains russes... Dostoïevski y comparaisait comme le cancre de la classe et Tchekhov n'était sauvé, grâce à son ami Gorki, que par des convictions antibourgeoises. Pour autant, on ne pouvait visiter sa maison de Yalta : prétendument, le plafond de sa chambre s'était effondré sous le poids de ses admirateurs. Le Musée Dostoïevski de Leningrad ne comportait qu'une seule pièce, où une chaisière gardait, en sommeillant, un pupitre et un encrier vide...

Je me suis toujours amusé à l'idée que Charleville, qui n'avait jamais deviné le génie de Rimbaud, le présente aujourd'hui non comme poète, mais comme explorateur. Mais on peut trouver des T-shirts à son effigie...

Le plus émouvant souvenir que je conserve d'une visite de ce genre, je le dois à l'immense Edgar Poe. Pour accéder à sa demeure bien dissimulée au cœur d'un parc du Bronx, on devait annoncer la veille son arrivée. On découvrait alors une minuscule maison de poupée qui ne comportait que trois pièces. On les parcourait en moins de dix minutes et on repartait avec deux cartes postales. J'en ai conservé l'idée de ce qu'on allait vérifier lors de ces rendez-vous, c'est qu'il n'y a le plus souvent rien à voir, puisqu'on ne pouvait emprunter aux créateurs leur regard. Tout restait donc à imaginer. Cela toutefois n'est pas peu de choses, puisque tous ces lieux prétendument magiques n'apportent guère de réponses. Ils recèlent néanmoins d'excellentes questions avec lesquelles on s'en retourne nanti d'un trésor.

J'ai entendu dire qu'un biographe se trouvait occupé à restituer mon portrait et qu'il le fait de façon aussi minutieuse qu'avisée. Néanmoins, il n'a cru devoir se transporter ni à Berlin, ni à Athènes, ni à Nicosie, ni à Santiago, ni à Savannah, ni à Prague, ni à Budapest, ni au Nigéria, ni en Palestine, ni à Buchenwald, ni à Auschwitz, où m'ont pourtant porté mes pas. L'avenir dira si c'est une bonne méthode et s'il aura eu raison de ne pas croire aux fantômes...

Mon plus beau souvenir : avoir assisté à la migration des baleines au large de Cape Cod, dans le sillage de Herman Melville.

Pierre Mertens

P.S. Un restaurant de Weimar nous avertit sur sa carte qu'il n'a jamais eu droit à la visite de Franz Kafka, mais chaque année, dans la capitale de la

République tchèque, on prétend avoir découvert un nouveau lieu où il serait passé... Cela me fait souvenir que je me suis rendu dans la chambre d'hôtel de l'*Askanischer Hof*, où l'on raconte qu'il a rompu ses fiançailles pour la troisième fois. Elle ressemble étrangement à celle où l'écrivain piémontais que j'ai cité plus haut a mis un terme à son existence terrestre.

Prenons-y garde : les chambres d'hôtel sont quelquefois des lieux où se produisent de grands drames et même des meurtres. Il semble que notre pays n'en soit pas exempt, et parfois ce sont des écrivains en devenir qui s'y retrouvent victimes...

« Le Non-Dit ». Un titre paradoxal, d'ailleurs, pour une revue tout entière consacrée à dire le bonheur des belles lettres, le goût pour la langue française mais, aussi centrée sur l'humain dans ce qu'il a de meilleur. Non, Michel, vous n'êtes pas comme vous le dites « un souffleur dans un jeu de rôles ». Vous êtes ce miroir pensant où se reflètent les plus belles pages de cette littérature francophone que vous parvenez si bien à rendre palpable. Votre prisme transforme les écritures de ces auteurs que vous aimez tant en appétissantes pommes où croquer goulûment. Que de similitudes entre vous et votre revue ! Humilité, attention constante pour les autres, épicurisme, sens esthétique et surtout le sens du partage.

*Alain Braun (à l'occasion des 15 ans du Non-Dit)*

*Le présent ouvrage est le fruit d'un travail collégial. Il n'aurait jamais vu le jour sans les heures de relecture, les patientes suggestions des uns et des autres, la chasse aux coquilles, la rédaction des entrées, le travail graphique, les commentaires appropriés et les encouragements de chacun, l'appui indéfectible de l'éditeur... Qu'il me soit donc permis d'adresser ma profonde gratitude à Gérard Adam, Corine André, Thierry-Pierre et Fabienne Clément, Mireille Dabée, Yvette Gelleroy, Martin Joiret, Noëlle Lans et Monica Salt, tous compagnons actifs et amis de l'ASBL*  
*LE NON-DIT.*  
*Michel Joiret*

# ENTRETIEN AVEC MICHEL JOIRET

par Noëlle Lans

*La « transmission de l'écriture ». De quoi s'agit-il aujourd'hui, à l'ère de la civilisation virtuelle ?*

La transmission de l'écriture a toujours existé : transmission des œuvres, transmission des savoirs, transmission des idées et des « sagesses »... Avec plus ou moins de succès, reconnaissons-le. Mais l'époque n'est pas éloignée où l'Institution scolaire, soutenue par l'éducation de la mémoire, « rendait » les jeunes à leur passé littéraire, sans que la chronologie apparaisse comme une contrainte. Ces années, nourries de savoir durement conquis, ont-elles péché par élitisme ? Sans doute. Ont-elles accentué les clivages entre les groupes sociaux, entre nantis et déshérités ? Probablement. Aujourd'hui, les réseaux sociaux occupent-ils à temps plein la toile des connaissances ? Les principes de Gustave Lanson, et particulièrement son déterminisme socio-historique dans l'étude des œuvres littéraires, ont fait long feu... De même, un inacceptable sexisme primaire a rendu caducs des jugements littéraires, tels ceux qu'il porte sur Christine de Pisan et des femmes auteurs : « *Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, au reste un des plus authentiques bas-bleus qu'il y ait eu dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs* » (*Histoire de la littérature française*, 1894). Roland Barthes s'est employé d'une manière polémique et décisive à instaurer les fondements d'une nouvelle critique, mettant à mal le déterminisme socio-historique dans l'étude des œuvres littéraires. Les questions qui se posent aujourd'hui de manière angoissante : la « transmission » des œuvres garde-t-elle sa « chair » sociale, politique et historique ? Faut-il exclure les « Maîtres à penser » de nos apprentissages ? Les écrivains illustres demeurent-ils « compagnons » de notre existence ? Continuons-nous de les interroger dans l'intime, sans le vouloir ? Leur permettons-nous de jeter un éclairage ancien sur le monde de la pensée nouvelle ? Telle démarche de connaissance n'est pas un objectif en soi mais un véritable enjeu, un principe de civilisation en quelque sorte. Retrouver « ses » écrivains n'est pas un acte de culture mais une posture de civilisation (qui passe par la connaissance de soi « à travers »...)

On ne voit pas le monde où on vit si on ignore ceux qui ont pris parole et plume, en nous offrant le meilleur de leur temps.